

Jean Paulhan

Patrick Bergeron

Number 111, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, P. (2008). Jean Paulhan. *Nuit blanche*, (111), 20–25.

Jean Paulhan



Par
Patrick Bergeron

Essayiste, directeur littéraire et éditeur, « plus grand critique découvreur du siècle » selon André Malraux, Jean Paulhan (1884-1968) a régné sur la littérature française du milieu des années 1920 jusqu'à la veille de mai 1968. Pourtant, en marge du Paulhan légendaire, l'auteur des *Fleurs de Tarbes* a laissé une œuvre narrative discrète, d'une grande force d'hypnotisme, dont seul *Le guerrier appliqué*, cité pour le Goncourt 1917, semble avoir échappé à la méconnaissance.

Je crois que le langage contient la clé de tous les problèmes qui nous préoccupent. Encore faut-il savoir l'y trouver. Remarquez qu'il constitue une sorte de microcosme du monde entier : il a sa part de matière : les lettres, les mots qu'elles forment, leur son. Il a aussi sa part d'esprit : les idées que nous représentent ces mots, leur sens. Et les milliards de combinaisons de cet esprit avec cette matière. Et, je suppose, les lois de ces combinaisons.

Les incertitudes du langage, p. 117.

Il peut paraître paradoxal d'appliquer le qualificatif de « méconnu » à un géant littéraire de la trempe de Jean Paulhan. La seule évocation de son nom fait surgir bon nombre d'images : celle du « sauveteur » de la poésie malgache de 1908 à 1910 ; celle du « pape des Lettres », comme l'a surnommé Alexandre Vialatte, qui tint les rênes de la *Nouvelle Revue Française* de 1925 à 1940 et de 1953 à 1968, et exerça une influence monstre sur ses pairs écrivains ; celle du résistant des années noires, cofondateur des *Lettres françaises* et du Comité national des écrivains ; celle d'un des premiers opposants à l'épuration chez les intellectuels à la Libération ; celle du destinataire et préfacier d'*Histoire d'O*, œuvre sulfureuse de son amie, Dominique Aury, elle-même longtemps restée dans l'ombre. Quant à l'image de Jean Paulhan romancier, elle tend à être occultée par celles du critique d'art, du théoricien du langage et de l'épistolier infatigable. Pourtant, Paulhan est l'auteur de récits radicalement avant-gardistes et singuliers. Il est grand temps de les redécouvrir.

Auto-ostracisme

Son confinement dans l'ombre, Jean Paulhan en a certainement été le principal artisan. Directeur de *La N.R.F.*, il s'est refusé à profiter de sa position pour attirer l'attention sur ses récits. « La partie n'était pas juste, confie-t-il à Madeleine Chapsal. J'ai veillé à ce qu'il n'y eût jamais dans *La N.R.F.*, pendant tout le temps où je l'ai dirigée, un seul article, une seule note sur mes livres¹. » Tout honorable soit-elle, cette résolution n'est toutefois pas exclusive à Paulhan, car André Gide et Jacques Rivière avaient eux aussi prêté pareil serment. L'invisibilité des récits de Paulhan s'explique davantage par la disposition d'esprit de leur auteur. Paulhan avait le goût de l'incognito et de la clandestinité. Il a privilégié la publication restreinte, se tournant vers des libraires éditeurs comme Sansot (*Le guerrier appliqué*, 1917) ou Camille Bloch (*Le pont traversé*, 1921) ; vers des maisons d'édition naissantes, comme Minuit (*Sept nouvelles causes célèbres*, 1947) ou des publications à l'étranger, telles les éditions de la *Nouvelle Revue Belge* pour la réédition d'*Aytré qui perd l'habitude* en 1943.



Photo : ©Gallimard/R. Parry

Comme l'explique Julien Dieudonné, on a l'impression que ses récits appellent « l'ombre et la poussière, plutôt que la devanture et la vitrine² ».

Un roman nouveau genre

Toute discrète soit-elle, l'œuvre narrative de Jean Paulhan n'a rien d'une récréation mineure. Compacte et ciselée, sobre et dense, elle déconcerte par son indifférence aux vents dominants. « Ni Robbe-Grillet ni Pinget ne se sont enfoncés si loin dans un terrain si nouveau », observe Robert Abirached³.

Une vocation d'éclaireur et de prospecteur s'est manifestée très tôt en Paulhan. Nourri par les écrivains

du tournant du siècle, proche de l'anarchisme (il fréquentait la cordonnerie de l'activiste Jean Grave, rue Mouffetard), marqué par la Grande Guerre et fasciné par les rêves (il s'informa tôt des découvertes de la psychanalyse), Paulhan a été un participant de la première heure à l'aventure dada-surréaliste. En 1917, il envoie son *Guerrier appliqué* à des auteurs qu'il tient en haute estime : Paul Valéry, Max Jacob, André Gide, Apollinaire. *La guérison sévère* paraît en mars 1919 dans le premier numéro de *Littérature*, la revue d'André Breton. Une toile de Max Ernst, *Au rendez-vous des amis* (1922), témoigne de l'influence exercée à cette époque par Paulhan parmi les surréalistes. On l'y voit assis sur le genou gauche de Dostoïevski, au côté de Max Ernst, qui siège lui-même sur le genou droit. Cette influence devait cependant servir de prélude à une éclatante rupture : en octobre 1927, sous le pseudonyme de Jean Guérin, Paulhan rédige une note acerbe dans *La N.R.F.* sur *Au grand jour* d'André Breton, Louis Aragon, Paul Éluard, Pierre Unik et Benjamin Péret. Breton mettra du temps à le lui pardonner. Paulhan, c'est déjà très clair, est intraitable dans ses jugements. Il se décrira d'ailleurs volontiers comme un « critique en connaissance de cause⁴ ».

Dans ses écrits narratifs, Paulhan déstabilise le lecteur habitué aux romans. Ses récits paraissent même se situer aux antipodes du roman, à commencer par leur format : ils sont d'un extrême resserrement. Le plus long (*Progrès en amour assez lents*) ne dépasse pas les cinquante pages. *Les causes célèbres* se présente comme une suite de petits faits divers d'une page. Paulhan collige des événements quelconques, sans pertinence apparente. Ce sera une constante chez lui : dans l'exploitation de ses sujets, il choisit de ne pas rapporter ce qui, règle générale, fournit la matière à un roman. Il préfère le rien, l'événementiel microscopique et anodin, s'en tenant à ce que Julien Dieudonné appelle « un degré zéro de l'imaginaire romanesque⁵ ».

Contes de la féerie ordinaire

Le premier en date des récits paulhaniens s'intitule *Lalie*. Il a été rédigé en 1915, pendant que l'auteur, jeune trentenaire, faisait l'expérience tout adulte de la guerre. Ce récit n'a fait l'objet d'une première publication qu'en 1966, en ouverture des *Œuvres complètes* au Cercle du livre précieux. De son vivant, Jean Paulhan avait échoué à deux reprises dans son projet de faire éditer cette « énigmatique histoire d'amour (de non-amour, ce qui revient au même)⁶ ». Les petits contes qui composent *Lalie* (chacun possède un titre autonome) seraient autant de pièces disjointes, n'eût été de l'unité que leur

confère la relation entre Lalie et Nicolas, empreinte d'amour, d'incompréhension et de peur.

Il s'agit d'un singulier conte merveilleux. Paulhan dépeint un univers enfantin évoquant par endroits Lewis Carroll, Jules Renard et Maurice Maeterlinck, avec un décor champêtre composé de vergers, de puits, d'une briqueterie et d'apparitions insolites, qui vont des hommes-des-bois munis d'œufs-de-nuage à un magicien noir, des filles vertes et des filles rouges, aussi appelées « coquecigrues ». Ces éléments fantaisistes, plutôt que d'inspirer des aventures extraordinaires, sont traités le plus sérieusement du monde. Leur visée n'est manifestement pas de transporter le lecteur, comme la petite Alice, de l'autre côté du miroir. En fait, *Lalie* ne s'adresse pas aux tout-petits, qui n'y comprendraient goutte. La singularité du texte se laisse percevoir dès l'apparition de son héroïne. Lalie, châle violet autour du cou, ne jouit pas d'une véritable individuation : « De Lalie, l'on voit d'abord la javelle de ses cheveux ». À ce « d'abord » ne succède aucun « ensuite » : Paulhan poursuit sur l'évocation très retenue d'un quotidien campagnard dans une réalité

J'avais eu l'imprudence d'emporter, dans le train qui nous emmena le lendemain, une gazette littéraire, qui paraissait alors à Genève. En la lisant, je tombai sur une petite étude élogieuse et même franchement admirative – oui, exactement conçue dans les mêmes termes de mon journaliste – qui n'était pas sur moi. J'en souffris. Puis je souffris bien plus encore d'en avoir souffert. Là-dessus, je me sentis, je ne sais comment, débarrassé de moi, et je passai au paysage. »

Guide d'un petit voyage en Suisse, dans Œuvres complètes (2006), p. 332.

féerique, où les sorcières arrachent les yeux des enfants et font la sieste. Il y a certes une histoire : la paysanne Lalie refuse d'épouser Nicolas, mais cette histoire se déroule à travers un étrange cheminement de pensée chez la fillette. Les mots lui viennent aux lèvres, sans qu'elle les ait

commandés, pour dire « que non à son amour ». En résulte une narration déconcertante, puisque déjà conforme à l'esthétique narrative de Paulhan : éviter l'allégorie, les sous-entendus ou l'étude de situations et de caractères, mais enregistrer le surgissement de l'inobservé, de l'inaperçu, en des visions très rapides, qui sont le gage de leur inexprimable complexité. Dès *Lalie*, on peut voir quelle sera la technique de Paulhan : cultiver de façon brute, immédiate, un sentiment très vif de l'inexplicable. La littérature ne perce pas les mystères ; elle les désigne. Montrer et cacher appartiennent à la même démarche chez Paulhan. « Je crois un peu, écrit-il à André Dhôtel, que toute clarté véritable suppose un point obscur (si vous aimez

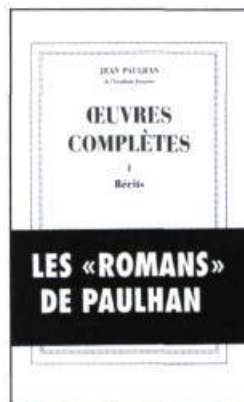
Jean Paulhan

ŒUVRES COMPLÈTES

T. 1, Récits

Gallimard, Paris, 2006, 563 p. ; 43,50 \$

« On peut devenir fou, en lisant Paulhan, amoureux ou bien lecteur », nous avertit d'emblée Bernard Baillaud, responsable de cette édition des *Récits* de Jean Paulhan (1884-1968). Les éditions Gallimard viennent d'entreprendre la réédition des *Œuvres complètes* de Paulhan, en consacrant le premier volume à ses « romans ». Les guillemets sont utilisés dans le bandeau publicitaire dont Gallimard a l'habitude de parer les titres vedettes de sa collection « Blanche », et avouons qu'ils sont de mise, car les récits paulhaniens ressemblent très peu à des romans. Textes courts et elliptiques, sans personnages ni situations ou intrigues étoffés au sens habituel, ce sont des narrations centrées sur de légers désordres, de petites négligences, de menues failles ouvertes dans la réalité. La douzaine de « romans » réunis ici nous entraînent dans l'univers incomparable des récits paulhaniens, depuis la mystérieuse féerie enfantine *Lalie* jusqu'aux singulières *Sornettes*, fort



originales d'un point de vue narratif, sans oublier le *Guerrier appliqué*, en lice pour le Goncourt 1917.

Ce n'est pas la première fois que les récits de Paulhan sont rassemblés en volume. Le premier tome des œuvres complètes de Paulhan en 1966 au Cercle du livre précieux avait lui aussi débuté par les récits, un choix éditorial qui sema l'étonnement parmi la presse littéraire. Si on connaissait Paulhan écrivain, on le tenait surtout

pour un critique, et il faut bien admettre que c'est le genre de l'essai qui domine l'œuvre paulhanienne. Aussi découvrit-on ici un Paulhan mal connu, parce que auteur d'une œuvre narrative longtemps peu éditée et diffusée, et jusqu'à ce jour peu lue. Il est difficile de prédire si cette œuvre trouvera ou non son lecteur, bien qu'elle le mérite amplement. Une chose est certaine : en lisant ces récits, qui sont, pour reprendre une observation d'Hubert Juin, « l'amorce d'un roman impossible » (*Les Lettres françaises*, 16 juin 1966), le lecteur sentira rapidement qu'il se trouve en présence d'un monument d'une nature tout à fait à part. ■

Patrick Bergeron

mieux, une porte fermée) et qu'à vouloir tout éclairer, on rend tout grisâtre⁷. »

Paulhan, « semeur de désarroi⁸ »

Paulhan ne cherche pas à exprimer l'ineffable : il bâtit sur lui. Les récits qui suivront *Lalie*, s'ils délaissent le merveilleux au profit de l'amour, de la maladie ou du rêve notamment, continuent d'explorer de nouvelles pistes narratives.

Inédit jusqu'en 1966, *Progrès en amour assez lents* a été conçu vers 1916, mais achevé en 1918. Il met en scène un narrateur nommé Jacques Maast (tout comme, plus tard, le narrateur du *Guerrier appliqué*), qui courtise trois jeunes filles. La première, Jeanne, le repousse. La deuxième, Juliette, l'éconduit, alors que la troisième, Simone, fait finalement connaître à ce Casanova maladroit les charmes de la femme. Sur fond de tiédeur et d'hésitation sexuelle, Paulhan exploite une facette inédite de la sensualité, tout en offrant une variation originale sur le thème de la peur de l'autre, centrale chez lui.

Si l'intrigue sentimentale de *Progrès en amour assez lents* évolue en crabe, celle de *La guérison sévère*, écrit en 1918, emprunte sa logique à un univers dans lequel rêve et réalité possèdent le même pouvoir de semer la

confusion. Le résumé qu'en a fait André Dhôtel saisit bien sa dynamique : « Un malade, que le délire rend étranger aux objets et aux êtres qui l'environnent, revient à lui en s'avisant de cette étrangeté. Une jeune femme le veille, et peu à peu il la guide vers le secret d'une faute révélé par deux lettres écrites à une autre. La vie renaît en lui et entre eux, dès que (sans que rien soit dit) l'échange du secret s'est accompli⁹ ». Dans *Aytré qui perd l'habitude*, écrit en 1920, un secret va également se dévoiler par le truchement de l'écrit. On découvre qu'Aytré a commis un meurtre parce que l'écriture et le style de son journal de route se sont modifiés, comme s'ils avaient été mus par leur propre logique.

Au fond, Paulhan exploite un fonds romanesque courant : la guerre (celle de 1914-1918 dans *Le guerrier appliqué* et celle de 1939-1945 dans *Une semaine au secret*) ; l'enfance dans *Lalie* (l'héroïne est une petite fille) et dans *De mauvais sujets* (réunion de trois souvenirs d'enfance) ; le meurtre (*Aytré perd l'habitude*) ; l'amour (*Progrès en amour assez lents*) ; le rêve dans *Le pont traversé* (série de rêves commentés) ; la folie (dans « Les trois gardiens ») ; la maladie (*La guérison sévère* et « La lettre au médecin ») ; le voyage (*Guide d'un petit voyage en Suisse*) ou la promenade parisienne (*La métromanie ou les dessous de la capitale*). Pourtant, l'usage que fait Paulhan de ce fonds romanesque est tout, sauf courant.

Marcel Parent

PAULHAN CITOYEN

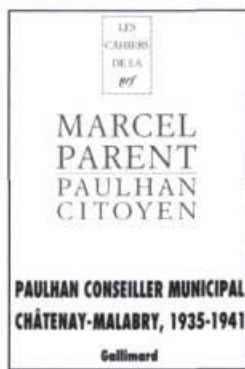
CONSEILLER MUNICIPAL

CHÂTENAY-MALABRY, 1935-1941

Gallimard, Paris, 2006, 231 p. ; 25,95 \$


« Il n'est campagne que de Châtenay », écrivait Jean Paulhan à Valéry Larbaud. En ce début des années 1930, la commune rurale de Châtenay-Malabry représentait une oasis de verdure et d'air pur à seulement dix kilomètres de Paris. Séduit par les jardins, les champs et les pépinières qui y jouxtent de cossues demeures, Jean Paulhan s'y est installé en 1932 et y a rempli, de 1935 à 1941, la fonction de conseiller municipal. Comment interpréter cette initiative de la part du directeur de *La N.R.F.*, qui affirmait rien n'entendre à la politique ? Était-ce une parenthèse à ses activités accaparantes de directeur littéraire ou la manifestation d'un sincère engagement citoyen ? Voilà le mystère auquel s'attaque Marcel Parent dans *Paulhan citoyen*.

Ce livre est le treizième cahier de la « Série Jean Paulhan ». Marcel Parent, agrégé de lettres modernes et retraité de l'Éducation nationale, a été maire adjoint de Châtenay-Malabry. C'est à ce titre qu'il s'est intéressé à l'engagement



municipal de Paulhan. Parent, en effet, s'il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont une biographie du maquisard et Compagnon de la Libération Georges Guingouin, n'avait rien d'un spécialiste de l'œuvre paulhanienne, comme il l'explique au début de son livre. Il a dû s'y plonger pour mener à bien son enquête. Dans la première partie du livre, Parent dresse un compte rendu minutieux des présences de Paulhan en conseil municipal, étayé sur des extraits de correspondance et des documents

d'archives. Cette partie de l'ouvrage risque de n'intéresser que les inconditionnels de Paulhan ou les mordus d'histoire régionale. La partie suivante, en revanche, ratisse plus large. Parent y documente le rôle d'agent culturel de Paulhan, surtout comme créateur du « Cercle Voltaire-Anatole France ». Paulhan inaugure une série de conférences en invitant à Châtenay-Malabry son ami écrivain Marc Bernard en décembre 1935 pour y parler de Gorki.

Paulhan citoyen est un ouvrage qui vaut dans le contexte des travaux récents sur la vie et l'œuvre de Jean Paulhan, et comme complément aux sept volumes de *Œuvres complètes* en préparation à la collection « Blanche » de Gallimard. 

Patrick Bergeron

On n'a qu'à penser aux *Sept causes célèbres* (1945) et aux *Sept nouvelles causes célèbres* (1947). La part narrative y est des plus minces : des manies de gamin, le soleil qui tape dur, un homme qui se met à tousser et attend l'arrivée du médecin... Comme nous l'apprend un entretien radiophonique, Paulhan

« songe moins aux événements que l'on raconte qu'à la façon de les raconter, à l'expression : à ces rapports mystérieux entre les idées et les mots, entre l'esprit et la chair. C'est là que chaque écrivain est mystérieux, c'est là qu'il est unique¹⁰ ».

Une esthétique du contournement

Dans un texte d'hommage à Jean Paulhan, Paul Morand évoque sa devise : « Il faut prendre de biais les choses les plus simples », poser à la vie « des questions minutieuses et saugrenues¹¹ ». L'originalité de Paulhan est encore plus éclatante quand on considère le traitement singulier qu'il a fait subir au récit de guerre et au récit de voyage. *Le guerrier appliqué* (1917) et le *Guide d'un petit voyage en Suisse* (1946) mettent en œuvre une véritable esthétique du contournement.

Le guerrier appliqué est, de tous les récits de Paulhan, celui qui a le moins passé inaperçu. L'inspiration lui est venue de sa propre expérience de mobilisé. Durant la Grande Guerre, Paulhan a été affecté comme sergent au 9^e Zouaves. Le jour de Noël 1914, il est blessé au bois de Saint-Mard. De 1915 à 1916, il rédige *Le guerrier appliqué*, récit dans lequel un narrateur, Jacques Maast, guette la présence de la guerre et son impact sur le quotidien des soldats de la tranchée. Le patronyme Maast vient du nom d'un village de l'Aisne (Maast-et-Violaine) près duquel Paulhan a été guetteur d'avions.

En comparaison des grands récits de guerre signés Henri Barbusse, Roland Dorgelès, Ernst Jünger, Erich Maria Remarque ou même Louis-Ferdinand Céline, Paulhan procède de biais pour rendre compte du front. Sans horreur, ni indignation, ni pathos, ni lyrisme belliqueux, il montre le dénuement d'un homme ordinaire devant la guerre. Il n'élève pas la voix pour dénoncer l'inhumanité des tranchées ou encourager le sacrifice patriotique, mais il consigne « des notes sèches, cursives, d'une impassibilité métallique¹² ». La guerre ne transforme pas en combattant le civil revêtu d'un uniforme militaire ; Jacques Maast reste tel qu'il était

Il est étrange que je désire une femme, non pas tant à proportion qu'elle me plaît, mais le contraire, et que je la puisse un peu mépriser. On dit bien que l'homme doit à chaque moment lutter contre les instincts qui se dressent en lui, avec des manières de bêtes féroces. Mais je rencontre rarement de pareils instincts et la morale qui les suit, si commune qu'elle soit, n'est guère faite pour moi. Ce serait plutôt le contraire.

Progrès en amour assez lents, dans Œuvres complètes (2006), p. 94.

en temps de paix. Au lieu de se concentrer sur les orages d'acier, le récit se tourne vers les journées lentes où rien ne se produit, à part la mort d'un compagnon de temps en temps. Au départ, Maast croit à peine à la guerre. On lui a dit que tout serait fini le temps qu'il arrive au front et il s'en inquiète, car il souhaite avoir le temps de se battre quelques jours. Le récit

qui s'ensuit enregistre une violence tangible mais discrète, avec une retenue et une mesure déstabilisantes. Une commotion cérébrale finit par procurer au personnage un intense sentiment de liberté. La guerre lui aura fait éprouver la possibilité de faire coïncider ses actes et ses pensées. Pour Paulhan, à ce stade, tout est dit.

Le *Guide d'un petit voyage en Suisse* ressemble aussi peu à un récit de voyage que *Le guerrier appliqué* à un récit de guerre. Le narrateur n'y découvre pas vraiment la Suisse, ou du moins, son voyage commence par une recherche infructueuse de paysages inoubliables. La géographie compliquée de la Suisse sème la confusion et l'horizon est caché par la vigne. Contournant les déceptions du paysage (les glaciers sont gris sale et Sils Maria fort plat), le narrateur trace un portrait insolite des Suisses en « Dandies » et en « Bienfaisants ». Peu à peu, un autre contournement s'affirme : celui de l'acception courante du terme « guide », au sens d'ouvrage utilitaire. Aucun itinéraire modèle ne sera tracé, si ce n'est dans le saugrenu et l'oblique. En faisant affluer les rapports mystérieux entre le visible et le caché, le sérieux et le farfelu, Paulhan dévie de son voyage pour fixer la pensée du voyageur : « Tel est l'esprit humain, même en voyage : il occupe à chaque instant tout l'espace dont il dispose ». Ainsi le narrateur rend compte d'un diamantaire zurichois, aperçu dans le train, dont la fille de huit ans refuse d'éprouver de la douleur et peut dessiner toutes les images qu'elle a vues dans les boutiques de journaux. Plus loin, dans les hôtels luxueux où le loge l'office du tourisme, le narrateur s'étonne de retrouver ses souliers cirés, mais non ressemelés ; il se demande si une brosse en chiendent sert à se frotter le dos ou à nettoyer la baignoire ; il se rappelle un ancien camarade d'école qui s'accordait une note de un à cinq pour traduire l'opinion plus ou moins favorable de lui-même que lui avaient donnée ses selles du matin. Bref, ce voyage en Suisse a autant besoin de la nation helvétique qu'Alfred Jarry avait besoin de la Pologne (c'est-à-dire « Nulle Part ») dans *Ubu roi*.

« Jean Paulhan n'existe pas »

Une sentence pataphysicienne, qui a circulé sous forme de carte postale, à Paris, à la fin de 1957, proclamait que « Jean Paulhan n'existe pas ». Cette formule, qui rappelle le « Ceci n'est pas une pipe » de Magritte dénonçant la trahison des images, s'applique on ne peut mieux à Paulhan, qui, pour éviter la trahison des mots, a pris appui sur l'unité des contraires. C'est à la fois l'indice de sa complexité et de sa richesse de pensée. Marqué par le surréalisme, Paulhan l'a surtout devancé et dominé. Il a élaboré un univers narratif dont la sobriété stylistique et le refus de toute afféterie langagière recèlent une extrême rigueur d'esprit. Au fond, sa production narrative est inséparable de son œuvre d'essayiste et de sa réflexion sur la langue, et vice-versa. Un essai comme *Jacob Cow le pirate* ne se lit-il pas également comme un récit ? On évoque souvent le style d'un écrivain ; pour Paulhan, il faudrait se référer à l'atmosphère d'une pensée. André Pieyre de Mandiargues notait en lui « une ubiquité de la pensée, si vive et si rapide qu'elle se portait toujours ailleurs qu'à l'endroit où on l'attendait¹³ ». Vialatte le disait énigmatique et insaisissable, comme le transformiste italien Leopoldo Fregoli : « D'un mot, Paulhan c'est un peu Fregoli. Il vous échappe, par quelque bout qu'on le prenne¹⁴ ». Tels sont précisément ses récits : « Ce sont, comme l'observe judicieusement André Dhôtel, des fables exemplaires où rien n'est prouvé et dont on ne parvient jamais à rendre compte vraiment¹⁵ ». Romancier du contournement, Paulhan deviendra-t-il incontournable ? **NB**

1. Jean Paulhan, cité par Julien Dieudonné, *Les récits de Jean Paulhan*, p. 14.

2. Julien Dieudonné, *op. cit.*, p. 16.

3. Robert Abirached, « La précaution inutile », *La Nouvelle Revue Française*, vol. 17, n° 197, 1^{er} mai 1969, p. 775.

4. Jacques Bersiani, « Jean Paulhan », *La littérature en France depuis 1945*, p. 457.

5. Julien Dieudonné, *op. cit.*, p. 108.

6. Robert Abirached, cité dans Jean Paulhan, *Œuvres complètes* (2006), p. 455.

7. Jean Paulhan, lettre du 28 janvier 1944 à André Dhôtel, cité dans Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*, p. 421.

8. Expression de Julien Gracq dans : « Entre l'écriture et la lecture », *La N.R.F.*, n° 197, p. 741.

9. André Dhôtel, « Jean Paulhan, voyageur et conteur ou le Monde inconnu », dans Jean Paulhan, *Œuvres complètes 1* (1966), p. 321.

10. Jean Paulhan, *Les incertitudes du langage, Entretiens à la radio avec Robert Mallet*, p. 70-71.

11. Paul Morand, « Le voyage en Suisse (1945) », *La N.R.F.*, n° 197, p. 789.

12. Joseph Rivière, *Soi-même*, 15 juin 1918, cité par Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*, p. 20-21.

13. André Pieyre de Mandiargues, « Partie gagnée », *La N.R.F.*, n° 197, p. 650.

14. Alexandre Vialatte, « Jean Paulhan en deux morceaux », *La montagne*, 10 février 1953, repris dans Alexandre Vialatte et Jean Dubuffet, *Correspondance(s)*, p. 33.

15. André Dhôtel, *op. cit.*, p. 321.

Jean Paulhan a publié, entre autres :

Les incertitudes du langage, Entretiens à la radio avec Robert Mallet, Gallimard, 1970 ; *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, 5 volumes, 1966-1970 ; *Choix de lettres*, « Blanche », Gallimard, 3 vol., 1986, 1992 et 1996 ; *La vie est pleine de choses redoutables*, Éditions Claire Paulhan, 1997 ; *Lettre à un jeune partisan*, Alia, 2000 ; *Œuvres complètes, T 1, Récits*, « Blanche », Gallimard, 2006 ; *Lettres de Madagascar*, Éditions Claire Paulhan, 2007.

Études sur la vie et l'œuvre de Jean Paulhan :

« Jean Paulhan (1884-1968) », *La Nouvelle Revue Française*, vol. 17, n° 197, 1^{er} mai 1969 ; Jacques Bersiani *et al*, *La littérature en France depuis 1945*, Bordas, 1970 (chapitre XX : « Jean Paulhan », p. 457-465) ; Eugène Ionesco, *Discours de réception à l'Académie française*, suivi de Jean Delay, *Réponse*, « Blanche », Gallimard, 1971 ; Sous la dir. de Michael Syrotinski, « The Power of Rhetoric : Jean Paulhan's Fiction, Criticism, and Editorial Activity », *Yale French Studies*, n° 106, 1994 ; « Paulhan », *L'Infini*, n° 55, automne 1996, numéro spécial ; Michael Syrotinski, *Defying Gravity, Jean Paulhan's Interventions in Twentieth-Century French Intellectual History*, Albany, State University of New York Press, 1998 ; Julien Dieudonné, *Les récits de Jean Paulhan*, « Littérature de notre siècle », Honoré Champion, 2001 ; Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*, Gallimard, 2003 ; Jan Baetens, « Jean Paulhan ou la réinvention du discours analogique », *Le roman à contraintes*, « Faux titre », Amsterdam et New York, 2005, p. 73-84 ; Alexandre Vialatte et Jean Dubuffet, *Correspondance(s), Lettres, dessins et autres cocasseries (1947-1975)*, Au Signe de la licorne, 2004 ; Marcel Parent, *Paulhan citoyen*, « Les cahiers de la NRF » (« Cahiers Jean Paulhan », 13), Gallimard, 2006 ; Collectif, *Céline / Paulhan : responsabilités de l'écrivain dans l'après-guerre*, actes du colloque organisé par la Société d'études céliniennes et la Société des lecteurs de Jean Paulhan au Centre Pompidou le 20 novembre 2007, à paraître en juin 2008.

Site Internet :

Société des lecteurs de Jean Paulhan : <http://www.atelierpdf.com/paulhan.sljip/>.

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »

Jacques Spitz (1896-1963)

Par Patrick Guay

C'est à la science-fiction qu'on associe aujourd'hui le nom de Jacques Spitz, dont il fut un des maîtres français.

C'est par elle qu'il existe encore, timidement. Qui se souvient qu'il publia aussi des romans surréalistes et existentialistes d'une indéniable qualité.

À paraître dans le numéro 112 de *Nuit blanche*, en librairie le 24 octobre 2008.